

Il ne restait plus que lui. Derrière la dernière ligne de défense, derrière les derniers murs éventrés, derrière les derniers boucliers brisés se trouvaient les rescapés de la troisième vague. La troisième vague...

Il respira profondément, doucement. Il voulait chasser le poids du devoir qui s'écrasait mais il ne savait pas comment faire, alors il respirait doucement, profondément. Il sentait l'os de son épaule tirer sur ses tendons et les muscles de ses doigts fléchir sous le poids de sa lance. D'un coup d'œil il en inspecta l'insigne qui ornait la pointe. « Je n'ai aucune idée d'où elle vient » se dit-il tout bas. Il l'avait ramassée car c'était la seule option qu'il avait eu alors, et même s'il avait peur de savoir à qui était destinée la prière qu'il était en train d'adresser, il remercia celui qui sans le vouloir lui avait fait ce cadeau inopiné. Son arc avait depuis longtemps manqué de flèches et ses poignards à doubles-lames s'étaient rapidement avérés inutiles face au type de combat qu'il menait. Par le grand Premier, d'où venaient ces abominations? Jamais il n'avait vu ni même entendu quoi que ce soit à leur sujet. C'était comme s'ils étaient sortis de nulle part.

Dans un éclat de compréhension il se souvint. Des villes avaient disparu à certains endroits du territoire. Pas été détruites. Disparues. Les terres qui les avaient supportées avaient l'apparence des bois et des domaines environnants et les comtés limitrophes n'avaient eux-mêmes aucune explications à ce phénomène. La plupart du temps, c'étaient même des habitants de ces zones qui avaient rapporté l'étrange phénomène à leur capitale. Il avait cru alors que ces contes étaient des fables amplifiées par des racontars en recherche d'attention de la part de leur auditoire, mais si cela avait été vrai? Si ces personnes avaient fidèlement rapporté ce qu'elles avaient entendu? Lorsqu'il n'y a ni témoin ni trace, même le plus incroyable des combats n'est qu'une rumeur.

Excepté pour celles et ceux qui les vivent, et c'était sans doute ce qui était en train de se passer pour lui.

« Ô! Que non! cria-t-il. Il est hors de question que ce que nous vivons en ce moment disparaisse! Ari! Ari où es-tu? »

Il risqua un regard par-dessus son épaule en direction des survivants, tentant de distinguer parmi eux la silhouette féline de sa compagne des premiers jours, mais rien ne bougea, personne ne répondit à son appel. Il serra des dents, les larmes aux yeux, refusant de lâcher l'espoir fou qu'elle avait survécu, qu'elle était encore brûlante de vie, qu'elle sautait d'un lit à l'autre, claquant des doigts, les crocs à peine serrés pour qu'un souffle de sa force sorte d'elle pour raviver le corps des blessés, et reprit sa garde. Il

restait quelques corps à une douzaine de mètres devant lui, immobiles, éclatés, décharnés par les assauts qui avaient été lancés contre eux pour qu'ils tombent. Passée la première peur due à leur apparence, passées les heures de combats, passées les exécutions au plus proche de leur peau bouillonnante et de leur souffle rance, ils n'en restaient pas moins terrorisants. Venaient-ils d'un royaume encore inconnu, des résultats d'une invocation usurpée, d'un simple enchaînement de réalités qui avaient abouti à leur apparition? Leur origine pouvait-elle être retracée, pourrait-elle l'être, devait-elle l'être?

Il sourit amèrement et expulsa un peu de sang de sa bouche sur le sol. Même maintenant, il ne pouvait s'empêcher de vouloir savoir. Aaaaah, soupira-t-il, s'il avait écouté son précepteur au lieu de vouloir jouer les explorateurs, il n'aurait pas eu à vivre ce qui faisait trembler le ciel de ses tambours, ou alors c'était la quatrième vague qui arrivait. Il aurait eu une vie de livres et de chandelles, une table et des bancs sur lesquels s'asseoir et manger, des bruits de pas dans sa maison aux premières heures du matin des enfants venus apprendre sous sa gouverne, et le soir, un lit avec un oreiller sur lequel reposer son cou fatigué. Mais il avait préféré tenter de conquérir sa vie à la place, avec toujours un ou deux livres dans le fond de son sac, et ses recettes de poison à portée de main.

« Ari! Bon sang c'est pas le moment! Il faut qu'on parle! » s'époumona-t-il encore une fois, et cette fois il y eut une réponse, ou plutôt un mouvement, un mouvement lent, épuisé, racorni, rêche, le mouvement de celui qui ne peut plus bouger depuis longtemps.

- Excusez-moi, maître, est-ce que vous parlez de la jeune Matapi, celle avec les yeux noirs et le pelage flavescent?

- Non. Ari a le pelage roux et les yeux jaunes et altiers.

- Je n'ai vu personne comme cela, maître.

- Elle était avec vous il y a moins d'une heure. Elle portait un chaperon brun sur une tunique bleu sombre. Et arrêtez de dire maître, je ne suis maître de personne. Je suis un assassin!

L'homme recula au dernier mot mais demeura. Qu'importait le statut de celui à qui il parlait. C'était à cet homme qu'il devait d'être encore en vie.

« Oui, je me souviens d'elle. Je suis désolé... elle est... »

L'homme se vit intimer l'ordre de se taire et de s'éloigner. Une fois seul, l'assassin cessa de se mordre le coin de la lèvre et s'autorisa à fermer les yeux quelques secondes. Elle était morte. Bien entendu qu'elle était morte! Comment ces gens auraient-ils pu être encore en vie si elle l'avait encore été? C'était bien son genre de faire cela, de tirer encore et encore, d'aller au-delà, de plonger au plus loin qu'elle pouvait, de puiser tout ce qu'elle avait. Foutue Ari! Foutue Ari!

La mâchoire serrée de colère il regarda de nouveau devant lui. Les ruines commençaient à

bouger, dans les décombres de la rue, il pouvait voir les prochains assaillants se préparer. Quelle futilité... Se cacher aux yeux d'un assassin comme lui, quelle vaste blague. Il devinait leurs gestes rien qu'aux bribes d'ombres qu'il percevait. Il voyait leurs étranges armes brillantes même au cœur de la nuit et leurs casques qui avaient dévié leurs traits les plus puissants comme s'ils avaient été des brins d'herbe relâchés par le vent. Bon sang, d'où venaient-ils...?

Il serra la hampe de la lance entre ses doigts et eut l'espace d'une seconde un regain de confiance à la pensée de son maître assassin. « Pour ne jamais échouer, il est important de pouvoir réussir dans toutes les circonstances, même celles les moins propices » disait-il toujours, et en complément de cette pensée, il l'avait instruit au maniement de tous les types d'armes existants. Haches, cimenterres et fléaux n'avaient jamais été dans ses choix de prédilections et pourtant il avait dû apprendre à les manier suffisamment bien pour pouvoir rivaliser avec les soldats des corps de garde des villes. Mais la lance, ça, il n'avait jamais eu besoin d'aucune excuse. Tenir une lance lui avait toujours semblé faire partie de lui, presque autant que les dagues et autres lames courtes. Dès qu'il en avait eu le temps, il avait pratiqué, amélioré, perfectionné sa pratique de la lance, et aujourd'hui, cela avait payé.

Mais cela ne durerait pas. Pas plus longtemps que le bluff qu'il était en train de tenir aussi longtemps qu'il le pouvait, sans savoir vraiment pourquoi. Pourquoi faisait-il cela? Il pouvait fuir. Il devrait fuir! Il ne devait rien à ces gens ni à cette ville et puisque Ari était morte, plus rien ne le retenait ici. Alors pourquoi restait-il là à attendre que la quatrième vague ne fonde sur lui et ne les réduise à néant, lui et les quelques âmes tremblant de leur avenir quasi scellé?

« Euh... monsieur? »

Rapide coup d'œil. C'était une jeune femme. Il l'avait vue sur le marché. Une servante. Elle tenait une tasse fendue et un petit sac.

« Quoi? Ne reste pas ici, c'est dangereux. »

- Je sais, mais nous avons trouvé de l'eau presque pure et nous voulons vous la donner, ainsi que ces fruits secs. Ce n'est pas grand chose pour tout ce que vous avez fait mais c'est tout ce que nous avons pu trouver dans les décombres autour de nous.

Il regarda l'eau et se rendit compte de sa soif. Il prit la tasse et s'humecta les lèvres, puis bu deux courtes gorgées et se saisit de dix grains de raisin, en laissant au moins autant dans le sac.

« Donnez le reste à qui vous semble pouvoir s'en réjouir. »

La servante s'inclina, se retourna et repartit rejoindre les autres blessés.

Il aurait pu dire merci mais il n'y avait pas pensé. Il ne pensait pas à cela. Ari le lui avait souvent dit. « Tu ne fais pas cela volontairement. Tu as juste perdu l'habitude de dire merci mais tu le penses, je le sais » disait-elle parfois après avoir soigné ses blessures.

Jamais il ne l'avait remerciée pour ça, ni pour rien d'autre, d'ailleurs. Et elle ne s'en était jamais formalisée. Brave Ari... Pourquoi avait-il fallu qu'elle soit si dévouée?

Au plus loin que son regard pouvait porter, derrière ces formes qui s'étaient patiemment préparées à leur prochain assaut, l'assassin vit une colonne de ces êtres monstrueux qui s'approchait et il en trembla. Combien étaient-ils? Trente. Ils ne commettraient pas la même erreur que pendant la phase finale de la troisième vague. Ils avaient cru pouvoir le tuer avec seulement trois guerriers et trois n'avaient pas suffi. Trente cela serait donc. Aucun risque probable dans un tel nombre. C'était la meilleure attitude à avoir. C'était comme cela qu'il opérait lui-même, mais à leur différence, il n'avait jamais attendu de deuxième essai. Il donnait toujours tout dès le premier combat. C'était la manière des assassins; pas de possibilité de sortie car une sortie signifie l'échec et l'échec n'est pas toléré. Les assassins tuaient ou étaient tués. C'était la raison pour laquelle il n'y en avait si peu. Être assassin impliquait d'être prêt, et n'étaient pas prêts beaucoup d'élus.

La colonne s'approchait de plus en plus. Elle marquait le temps de ses pas. Elle serait sur lui dans un peu plus de cinq minutes.

Cinq minutes. C'était le temps qu'il lui restait à vivre. À quelques secondes près. Et après lui, ce serait au tour de ces gens derrière lui, et puis plus rien. Cette ville disparaîtrait comme toutes les autres, et le fléau continuerait de s'étendre, ville après ville, jusqu'à quand?

Non! Cela ne serait pas! Lui, le tueur, empêcherait cela. Il fallait qu'il trouve un moyen de communiquer avec l'extérieur, et de moyen, il n'y en avait qu'un : quelqu'un devait réussir à s'enfuir. Mais qui? Qui? Qui? Qui?!

Il se retourna et scruta les visages gris sur le fond noir de l'obscurité qui avalait presque tout. Il vit des visages épuisés, des visages éteints, des visages au repos feint, des visages tordus par un inéluctable qui les avait saisis à jamais et des visages bousculés par l'incertitude d'un rêve impossible. Personne ne pouvait s'enfuir. Personne ne pouvait avoir assez de force pour échapper à ce qui les entourait de toutes parts.

Il n'y avait que lui.

Il serra le bois de la lance aussi fort qu'il le pouvait. Non! Non il ne partirait pas! Il ne savait pas pourquoi mais il ne partirait pas!

« Hey! Quelqu'un! Vite! »

Il y eut quelques mouvements, puis la servante revint. Elle avait les yeux baissés. Pour elle, ce qui se passait ne devait être que l'image amplifiée de ce qui avait été toute sa vie.

« Toi, comment tu t'appelles? »

- Je m'appelle Odià, maître.

- Ne m'appelle pas maître. Écoute Odia. Tu dois me répondre le plus sincèrement possible, tu comprends?

- Oui.

- As-tu de la famille ici, des gens de qui tu dépends ou qui dépendent de toi?

- Non. J'ai été séparée de mes maîtres au début de l'attaque et je me suis retrouvée ici juste après.

- Très bien. Odia, tu vas fuir.

- Mais...

- Il n'y a pas de *mais*, Odia! Quelqu'un doit prévenir la capitale de ce qui s'est passé ici, et tu vas le faire! Quand je m'avancerai vers eux, tu partiras par la porte arrière de la maison et tu te débrouilleras pour rester en vie, tu m'entends! Il ne faut pas qu'ils te trouvent! Il ne le faut pas! Pars! Va à la capitale et fais tout et plus que tout pour parler au plus haut gradé de l'armée que tu rencontreras. Pour attirer leur attention, tu leur donneras ça (Il plongea la main dans sa poche et lui tendit son médaillon, gage de son statut auprès des instances du monde souterrain et connu de certains membres de la famille Grise) et tu leur expliqueras tout. Tu m'as bien entendu?! Tu leur diras tout ce qui s'est passé ici, à quoi ressemblent nos agresseurs et à quoi ressemblaient leur attaque. Tout doit tout leur dire, tu as compris?

- Mais...

- Fais-le Odia! hurla-t-il en la saisissant par le col de sa chemise de toile et la regardant droit dans les yeux! Toi seule peut encore sauver le royaume!

Il la regarda avec intensité, voyant la compréhension se faire jour dans son regard. Elle le ferait. Il devait maintenant avoir foi en cela. Il la relâcha et la poussa en arrière.

« Maintenant, Odia, retourne à l'intérieur. Et n'oublie pas ce que je t'ai dit : survis, et raconte-leur tout! »

Il tourna le buste et refit face au groupe qui s'avançait toujours, inexorable et tout puissant. Derrière lui, il pouvait entendre le bruit d'un sac que l'on remplissait à la va-vite de tout ce qui allait pouvoir lui servir, bien trop peu, il le savait. Sa vie allait cesser d'être ce qu'elle avait été. Elle était servante et elle allait devenir un symbole. Quel symbole, il ne pouvait le deviner; c'était à elle de le construire autant qu'elle le pouvait avant que ce ne soit les autres qui le fassent pour elle.

Cela ne le concernait de toute façon plus. Pour lui, il ne restait qu'une seule chose avant que tout cesse, et il ferait en sorte que même si dans la pensée de ses semblables rien de tout cela ne soit jamais connu, dans la pensée de ses adversaires, jamais il ne serait oublié.

Il gonfla le torse et récita tout bas les mots de pouvoir que son maître lui avait offerts juste avant

que son cœur ne lâche. Immédiatement, il sentit une énergie qu'il n'avait fait que soupçonner gonfler ses muscles et irriguer ses sens. Tout devint plus clair, plus lent. Il lui restait peut-être deux minutes de temps réel mais pour lui ces deux minutes allaient être sa vie entière. Il brandit la lance vers le ciel et hurla à l'adresse de ses opposants autant qu'au reste du monde : « Je suis Netzâ Lark Orin Taasant, huitième assassin de la caste des vents du sud, disciple de Mihem Tui Ovol Pawdbik et adepte de la voie du regard. Vers vous j'ai choisi de venir, hors de toute ombre et libre de toute entrave. J'espère que vous avez choisi de venir vers moi librement, ou vous ne partirez pas d'ici, j'en fais le serment! » et il abattit son arme sur le sol, faisant claquer l'air comme un fouet.

Les soldats, un instant, se figèrent, puis ils reprirent leur marche, presque aussi assurée qu'elle l'avait été. À leurs pieds s'étendaient les cadavres de leurs comparses. Ils les enjambaient, Ils pouvaient voir ce qu'il leur avait fait. Ils pouvaient voir ce qu'il allait leur faire. Ils ressentiraient peut-être un peu de peur. Juste un peu, c'est tout ce qu'il voulait. Il voulait leur faire peur. Alors, il pourrait se glisser au milieu d'eux et frapper.

Oui! Il y avait un peu de peur chez certains d'entre eux. Ce n'étaient donc des monstres qu'en apparence. Il n'avait pas besoin de plus.

Il fit un pas et avec celui d'après il fut au milieu d'eux et alors il comprit pourquoi il n'avait pas pu partir. Il sentit que cette fille, Odia, allait survivre, qu'elle allait se rendre dans la capitale et que d'elle naîtrait le mouvement qui affronterait ces êtres, car elle allait leur raconter comment lui, Netzâ Lark Orin Taasant, un assassin, s'était dressé envers et contre tout ce qui se disait de sa caste face à une armée qu'il aurait pu fuir pour qu'une jeune femme, une inconnue, puisse vivre et raconter ce qui s'était passé. Et tandis que sa lance virevoltait au milieu de ses opposants, tandis qu'il pouvait entendre le choc de son acier contre l'acier des armes adverses, il pensa à Ari à qui personne ne penserait, à sa voix que tout le monde allait oublier, à sa gentillesse et sa hardiesse qui lui avait coûté son dernier souffle et il en fut bouleversé. Quel symbole elle aurait été!